

XYZ. La revue de la nouvelle



Souvenirs du Nord

Lucie Lachapelle, *Histoires nordiques*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2013, 133 p.

David Dorais

Numéro 121, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

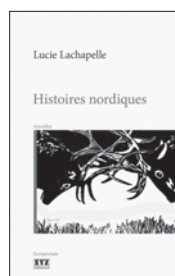
Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2015). Compte rendu de [Souvenirs du Nord / Lucie Lachapelle, *Histoires nordiques*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2013, 133 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (121), 85–90.

Souvenirs du Nord

Lucie Lachapelle, *Histoires nordiques*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. «Romanichels», 2013, 133 p.

LUCIE LACHAPELLE connaît bien le Grand Nord québécois (le Nunavik), car elle y a séjourné plusieurs fois, en plus d'y avoir enseigné en 1975. Elle a également vécu en Abitibi et a commencé dans les années 1990 à tourner des documentaires sur le monde amérindien. C'est dire que les *Histoires nordiques* qu'elle propose ont de fortes chances d'être inspirées d'événements réels.



Est-ce important ? Une œuvre a-t-elle plus de valeur si elle est ancrée dans la réalité ? Le témoignage a-t-il plus d'intérêt que la pure imagination ? Je ne le crois pas. Ce qui compte, c'est la manière dont on raconte les choses. On peut être sincère et mal écrire. C'est loin d'être le cas chez Lucie Lachapelle, qui parvient à jouer des différents genres littéraires. Son livre se présente au premier abord comme un recueil de nouvelles : de courtes histoires racontant différentes facettes de la vie au Nord. Mais tous ces récits finissent par former une sorte de roman et par composer la relation d'un long séjour dans le Nord, car un même personnage revient d'une nouvelle à l'autre. Il s'agit de Louise, jeune femme dans la vingtaine venant enseigner dans un village inuit pendant les années 1970. Est-il trop audacieux d'y voir un alter ego de l'auteure ? La narration est pourtant faite à la troisième personne, ce qui crée une certaine distanciation, comme si Lucie Lachapelle avait voulu maintenir une séparation entre son personnage fictif et elle.

Louise se présente comme une personne respectueuse, sans préjugés, curieuse et émerveillée par ce qu'elle voit. Nouvelle venue au village, elle se retrouve dans une étrange 85

position d'observatrice et d'observée: « Louise fait bien attention de ne pas dévisager les gens qu'elle croise. Elle ne veut pas qu'ils se sentent regardés comme des objets, des sujets d'étude. À vrai dire, c'est plutôt elle qui se sent observée. Les gens interrompent leurs occupations, lèvent les yeux, se retournent sur son passage. » Elle se fait une amie de son âge, Annie, qui rêve de partir pour le Sud. Elle rencontre quelques habitants hors de l'ordinaire, par exemple Qumaluq, un chasseur resté marqué par son expérience de la guerre, ou Akinisie, vieille guérisseuse qui lui recommande de la graisse de phoque comme remède à la constipation. On constate également l'affection que porte l'enseignante à ses petites élèves, qui viennent librement chez elle (au Nord, on ne frappe jamais à la porte avant d'entrer) pour se laver à l'eau courante et dessiner avec des crayons de couleur. Et la jeune femme se fait un amant, Tamusi, qui l'emmène sur sa motoneige se perdre dans le paysage enneigé. La narration est toujours empreinte de sensibilité, mais sans tomber dans le pathos ni le cliché.

Dans ce territoire où les humains n'ont pas le choix de s'enraciner pour résister aux rigueurs de l'hiver mais rêvent de s'en aller, où l'on n'a que sa maison pour s'abriter mais la nature entière à parcourir, les questions d'appartenance se posent de manière aiguë. Louise les vit sur divers modes. Elle ressent parfois un sentiment de précarité, l'impression de n'être que de passage: elle n'appartient pas à cette culture étrangère, et tout le monde sait que les Blancs finissent toujours par repartir, sinon ils perdent la raison. Aucun ne réussit à rester. En effet, après quelque temps, Louise éprouve la sensation d'être reléguée au bout du monde et d'être emprisonnée, opprimée par le village. Pourtant, plusieurs années après, elle se rend compte qu'elle a vécu là-bas des expériences qui l'ont profondément marquée et qu'elle portera à jamais en elle: « C'est ici qu'elle a été le plus touchée, le plus bouleversée. Marquée au fer rouge. Elle a de la compassion pour la jeune femme qu'elle a été. L'esprit ouvert, le cœur éponge, la sensibilité à fleur de peau; fière, droite, humble.

Elle a su traverser les tempêtes, respirer le vent, absorber la lumière, le froid, le silence. »

Les diverses *Histoires nordiques* du recueil sont présentées en page couverture comme des nouvelles, mais elles s'apparentent aussi beaucoup à des chroniques. Car elles ne racontent pas tant des « événements » (avec ce que cela implique de consistance et de clôture dramatiques) que des moments dans la vie de Louise et du village. Témoignages sur les contacts avec la nature ou sur les rencontres avec les habitants. Un jour, elle doit aller remettre le bulletin au père d'un élève peu doué. Grand chasseur, c'est un homme que tous les enseignants craignent, mais la nouvelle venue ne recevra de sa part aucune agressivité, plutôt l'assurance que le garçon devra apprendre à s'assimiler aux Blancs, puisque les temps changent. Un autre jour, Louise se promène dans les rues et tombe sur une scène de tuerie des chiens errants, devenus trop dangereux.

Une visée documentaire semble parfois prendre le pas sur la motivation narrative. Car le livre de Lucie Lachapelle peut se lire comme un guide d'initiation au mode de vie inuit (du moins pendant les années 1970). Le lecteur y est témoin du fonctionnement du village, avec ses lieux importants (magasin de La Baie d'Hudson, *pool room*), ses occupations saisonnières (chasse et pêche), ses divertissements (faire de la motoneige, fumer des joints) et ses personnages clés (le mécanicien, le séducteur de Blanches, la guérisseuse). Le regard est quasi anthropologique, qui observe sans juger. La narration s'attache entre autres aux gestes, caractéristiques des sociétés: la Québécoise, venue du Sud, s'aperçoit que les Inuits sont embarrassés de se faire étreindre en signe d'amitié. Même les expressions faciales sont notées: « — J'aimerais visiter, faire le tour de la place, acheter un ou deux souvenirs. Viendrais-tu avec moi ? demande Louise. — D'accord, répond Kitty après avoir acquiescé en haussant les sourcils, à la manière inuite. » Le volume contient également un lexique inuktitut-français qui définit certains mots utilisés dans le texte et qui révèle la volonté de l'auteure de

laisser aux réalités étrangères leur spécificité. Parler d'un « traîneau de bois » constituerait une généralisation outrancière : il s'agit précisément d'un *qamutiik*.

Cette vision extérieure des choses montre que Lucie Lachapelle ne prétend pas posséder une connaissance intime du monde qu'elle décrit. Elle a eu le privilège de vivre quelque temps dans le Nord (expérience peu commune) et elle désire partager ce qu'elle y a découvert. Mais elle ne prend pas la pose de celle qui serait devenue une Inuite. Elle n'essaie pas d'imiter celle qui serait parvenue à traverser les barrières culturelles. Ce respect de l'altérité est louable ; rien d'aussi pénible que le paternalisme de qui affirme connaître l'Autre mieux que celui-ci ne se connaît.

Une telle position prudente entraîne cependant un certain détachement dans la description de la nature. Car, si le personnage de Louise s'extasie bel et bien devant la beauté des paysages, ceux-ci ne restent, justement, que des paysages. La nature se trouve là comme toile de fond, parfois objet d'admiration, parfois source de danger. L'une des nouvelles marquantes du recueil relate d'ailleurs une expédition de pêche sur la banquise, qui tourne mal lorsque le groupe part à la dérive sur un morceau qui se détache. Mais la nature demeure un « lieu », un « espace », c'est-à-dire un cadre inerte et extérieur, alors que la pensée inuite, que l'on pourrait qualifier d'animiste, faute de mieux, la considère comme peuplée d'esprits ayant leur propre volonté, et interagissant avec les animaux et les hommes. C'est dans les quelques moments où Lucie Lachapelle emprunte ce point de vue que ses nouvelles se démarquent. Ainsi, « La rivière attend ses morts » raconte que deux élèves ont coulé avec leur motoneige lors d'une randonnée nocturne. La rivière les a avalés, expliquent leurs camarades à Louise : elle « attendait les morts », elle « a pris son dû ». La raison de la Blanche se révolte d'abord devant ces élucubrations (« ce n'est pas scientifique »), mais elle finit par se mouler humblement sur ce mode de réflexion autre : « Les enfants viennent de lui apprendre une loi qui régit leur monde. Et ils l'ont jugée digne de la connaître. Ils savaient

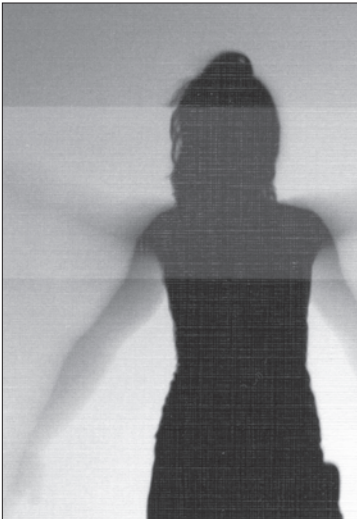
qu'elle ne rirait pas d'eux. Elle se dit que les enfants sont ses maîtres, autant sinon plus qu'elle est leur professeure. » Quelques mois après, elle va patiner de nuit sur la même rivière avec des petites filles. La glace est noire, la lune brille comme un soleil. La scène finale, magnifique, dépeint la jeune femme à genoux sur la patinoire naturelle. Elle s'est aventurée loin du groupe, à un endroit où l'on ignore si la glace est encore assez solide. Il lui semble entendre des craquements : « Un abîme de noirceur au-dessous d'elle. Elle pense aux noyés. Ils sont peut-être là, dans leur tombeau de glace, la suppliant de les libérer. Ou l'exhortant à les rejoindre. » La mort est cristallisée dans la surface gelée, elle sature l'eau glaciale. La nature n'est jamais seulement la nature, elle est toujours autre chose, une entité diffuse, parfois maléfique. Et patiner, ce n'est pas seulement patiner : c'est glisser sur la mort, la narguer. C'est profiter de l'amitié, des rires, de la vie, sans savoir à quel instant cédera la mince couche qui nous supporte.

Les deux dernières nouvelles constituent une sorte d'épilogue. Louise revient vingt ans plus tard. Dans « Le retour », elle revoit les lieux où elle a été marquée pour la vie. Elle constate que le village s'est étalé et que les installations sont plus développées. On trouve un aréna, une nouvelle école, une maison des naissances. Sachons gré à l'auteure d'éviter ici la tentation de la nostalgie et du misérabilisme. Il aurait été facile de déplorer la perte des coutumes ancestrales et le triomphe navrant de la modernité, du matérialisme. Le personnage note simplement que des choses changent et que d'autres perdurent, que certaines s'améliorent et que d'autres déclinent.

Louise cherche aussi à revoir les gens. Ses anciennes élèves, des mères à présent, la retrouvent dans sa chambre, où la professeure d'antan leur offre encore chips et boissons gazeuses. Elles se montrent de vieilles photos. À la coopérative, Louise croise son ancien amant, qui l'ignore. Et elle apprend que son amie Annie est morte du cancer. Elle se rend au petit cimetière où elle est enterrée, sur la colline derrière 89

le village. Dans la dernière nouvelle, l'auteure se permet un hommage audacieux à la croyance inuite au surnaturel. Rompant avec le réalisme du recueil, elle décrit Annie comme une femme-squelette. Faible, édentée, cette dernière refuse de partir. Son esprit continue à animer son cadavre, qui sillonne les rues, essayant de protéger les jeunes d'eux-mêmes. Son fils à elle s'est suicidé, alors si elle peut l'éviter pour les autres... Elle guette, attendant que les enfants imbibés de vapeurs d'essence s'évanouissent, puis elle les enlace, les berce, et leur chuchote qu'ils sont forts, intelligents et qu'ils doivent s'accrocher à l'espoir, car ils accompliront de grandes choses. *Histoires nordiques* se termine donc à la fois sur une note nostalgique et sur une profession de foi en l'avenir.

David Dorais



*Ateliers d'écriture
Coaching*

L'ÉCRITURE, PARCE QUE LA VIE NE SUFFIT PAS.

Marie Clark
Écrivaine, animatrice d'ateliers,
chargée de cours en création
littéraire (Université de Montréal)



450.538.3862 . info@marieclark.ca
www.marieclark.ca